



LES2SCÈNES
SCÈNE
NATIONALE
DE BESANCON

Cinéma

mai - juin 2022

Sommaire

- p.6 **En marge**
du 2 mai au 14 juin au Kursaal
- p.13 **Cinékiné *Great Freedom***
du 2 au 4 mai au Kursaal
- p.14 **Michael Cimino**
du 15 au 25 mai au Kursaal
- p.18 **Ciné citoyen *Nos corps sont vos champs de bataille***
les 19 & 20 mai au Kursaal
- p.19 **Faut voir ! *Les Nuits de Cabiria***
du 23 mai au 6 juin au Kursaal
- p.20 **Joseph Losey**
du 6 au 14 juin au Kursaal
- p.26 **Cinéma en région *Courts métrages***
mercredi 8 juin à 18h15 & 20h30 au Kursaal
- p.28 **Acid Pop *Maudit !***
les 8 & 14 juin au Kursaal

Les invités du cinéma

Ida Hekmat, maîtresse de conférences, département d'allemand de l'université de Franche-Comté
Great Freedom (Cinékiné), lundi 2 mai à 20h30 & mardi 3 à 14h15

Collectif du 17 mai, collectif XYZ et Amnesty international

Isabelle Solas, réalisatrice (en visioconférence)
Nos corps sont vos champs de bataille (Ciné citoyen), jeudi 19 mai à 20h

Pascal Binétruy, critique pour la revue *Positif*
Le Messenger (Joseph Losey), mardi 7 juin à 20h

L'Aparr, association des professionnels du cinéma et de l'audiovisuel en Bourgogne-Franche-Comté
Lucie Prost, Anne-Sophie Bailly, Willy Orr, Laure Saint-Hillier et Marianne Geslin, cinéastes
Courts métrages (Cinéma en région), mercredi 8 juin à 18h15 & 20h30

ACID, association du cinéma indépendant pour sa diffusion
Emmanuel Parraud, cinéaste
Maudit ! (Acid Pop), mardi 14 juin à 20h

au Kursaal

mai

lu 2	16h	Residue	p.7
	18h15	Un peuple	p.8
	20h30	Great Freedom <i>débat</i>	p.13
ma 3	14h15	Great Freedom <i>présentation</i>	p.13
	18h15	Residue	p.7
	20h30	Un peuple	p.8
me 4	16h	Un peuple	p.8
	18h15	Great Freedom	p.13
	20h30	Residue	p.7
di 15	16h	Un peuple	p.8
	18h	Voyage au bout de l'enfer	p.15
me 18	14h15	La Porte du paradis	p.16
	18h15	Residue	p.7
	20h	Michael Cimino, un mirage américain	p.17
je 19	16h	Voyage au bout de l'enfer	p.15
	20h	Nos corps sont vos champs de bataille <i>débat</i>	p.18
ve 20	14h30	Nos corps sont vos champs de bataille	p.18
	17h	Retour à Reims [Fragments]	p.9
	18h30	Café-ciné <i>entrée libre</i>	
	20h	La Porte du paradis	p.16
di 22	15h	Retour à Reims [Fragments]	p.9
	17h	La Porte du paradis	p.16
lu 23	18h15	Michael Cimino, un mirage américain	p.17
	20h30	Les Nuits de Cabiria <i>présentation</i>	p.19
	ma 24	18h15	Retour à Reims [Fragments]
20h		Voyage au bout de l'enfer	p.15
me 25	14h	Michael Cimino, un mirage américain	p.17
	16h30	Les Nuits de Cabiria	p.19
	19h	Retour à Reims [Fragments]	p.9

juin

lu 6	18h15	Les Nuits de Cabiria	p.19
	20h30	Monsieur Klein	p.22
ma 7	16h	La Nuit des rois	p.10
	18h15	Soy libre	p.11
	20h	Le Messenger <i>présentation & analyse</i>	p.23
me 8	14h	Monsieur Klein	p.22
	16h30	Maudit !	p.29
	18h15	Courts métrages #1 <i>rencontre</i> <i>entrée libre</i>	p.27
	20h30	Courts métrages #2 <i>rencontre</i> <i>entrée libre</i>	p.27
	je 9	16h	The Servant
18h15		Le Messenger	p.23
20h30		La Nuit des rois	p.10
ve 10	15h	Sous le ciel de Koutaïssi	p.12
	18h15	Monsieur Klein	p.22
	20h30	The Servant	p.24
sa 11	15h	Le Messenger	p.23
	17h	Café-ciné <i>entrée libre</i>	
	18h15	Sous le ciel de Koutaïssi	p.12
di 12	15h	Temps sans pitié	p.25
	17h	La Nuit des rois	p.10
	19h	The Servant	p.24
lu 13	15h	Sous le ciel de Koutaïssi	p.12
	18h15	Temps sans pitié	p.25
	20h30	Soy libre	p.11
ma 14	16h	Temps sans pitié	p.25
	18h15	Soy libre	p.11
	20h	Maudit ! <i>soirée Acid Pop</i>	p.29

tarifs

Ciné à l'unité

Plein tarif	5 €
Tarif réduit *	4 €
Tarif spécial **	3 €
Vacances au cinéma	3 €

Carte cinéma (10 places)

Plein tarif	40 €
Tarif réduit *	35 €
Tarif spécial **	25 €

* Personnes de 65 ans et plus, détenteurs de la carte Famille nombreuse, personnes en situation de handicap, abonnés des structures culturelles partenaires de la région, abonnés annuels Ginko, sur présentation d'un justificatif.

** Jeunes de moins de 26 ans, bénéficiaires des minima sociaux, demandeurs d'emploi et détenteurs de la carte Avantages Jeunes, sur présentation d'un justificatif.

Informations : 03 81 87 85 85
www.les2scenes.fr - cinema@les2scenes.fr



Café-ciné

Pour être informés en amont ou participer au choix de programmation à venir, en savoir plus sur les films et sur ce que propose votre cinéma, le café-ciné est un espace privilégié de discussions et d'échanges entre le programmateur et les spectateurs.

Les prochains café-ciné au Kursaal (entrée libre)
 vendredi 20 mai à 18h30
 samedi 11 juin à 17h

du 2 mai au 14 juin au Kursaal

En marge

Les films de ce cycle «En marge» – auxquels font écho les autres films de ce programme de mai et juin – entremêlent histoires individuelles et collectives, regards documentaires, expériences politiques et rêveries poétiques. Tous très différents, ils explorent des territoires inhabituels. Chacun d'eux témoigne aussi de l'engagement de leurs auteurs. Un engagement qui porte sur le choix de mettre en lumière et de rendre audibles des vies invisibles. Mais c'est surtout par leur parti pris formel qu'ils se distinguent, la mise en question des images qu'ils produisent sur le monde et ceux qu'ils filment. Que la mise en scène se fasse discrète (*Un peuple*) ou s'affirme de manière plus audacieuse (*Residue*, *Sous le ciel de Koutaïssi*), elle est une invitation à faire l'expérience de ce qui nous relie sans effacer ce qui nous sépare, ce qui fait nos différences. Cela pourrait définir le cinéma que l'on aime et souhaite, comme une expérience possible et sensible d'un monde à réenchanter.



lundi 2 mai à 16h | mardi 3 à 18h15 | mercredi 4 à 20h30 | mercredi 18 à 18h15

Residue

Merawi Gerima – 1h30, États-Unis, 2020
avec Obinna Nwachukwu, Dennis Lindsey,
Taline Stewart
sortie en salle le 5 janvier 2022

Jay, la trentaine, retourne dans son quartier d'enfance de Washington D.C. et y découvre à quel point celui-ci s'est gentrifié. Les résidents afro-américains se trouvent poussés hors de chez eux par des propriétaires plus riches et majoritairement blancs. Traité comme un étranger par ses anciens amis, Jay ne sait plus tout à fait à quel monde il appartient. Mais il veut tourner un film ici, à Eckington, pour donner la parole à ses proches qui y habitent encore, et laisser une trace (residue) de toutes ces vies malmenées par les descentes de police, l'indifférence des pouvoirs publics, les ravages de la drogue.

Ouvrez grand vos yeux, car il s'agit de ne rien rater du beau travail qui nous est donné à voir dans *Residue*, premier long métrage écrit, produit, réalisé et monté par Merawi Gerima, Afro-américain d'origine éthiopienne. Précisons que ce trentenaire doué et créatif est le fils des réalisateurs Hailé Gerima et Shirikiana Aina, figures du cinéma afro-américain indépendant et membres du mouvement L.A. Rebellion (Charles Burnett, Larry Clark, Julie Dash...).

Voir *Residue*, c'est entrer dans le kaléidoscope mental de son personnage principal. Le malaise de Jay, sa difficulté à démarrer l'écriture du long métrage, installent la mise en abyme du « film dans le film ». Merawi Gerima lui-même a décidé de réaliser *Residue* lorsqu'il est revenu à Washington, le tournage agissant comme un exutoire à sa colère. Les choix esthétiques subliment le cri de rage, lequel mute en geste performatif. En distillant des images du passé sans leur accorder un statut défini – souvenirs, hallucinations ? –, Merawi Gerima met l'imaginaire du spectateur au travail. *Residue* nous emmène dans le labyrinthe des choix formels, lesquels ont parfois été dictés par le petit budget : comment raconter le passé, renouveler le genre du film militant, tel que l'ont pratiqué les aînés, Spike Lee pour ne citer que lui ? La relève est plus qu'assurée. Clarisse Fabre, *Le Monde*



lundi 2 mai à 18h15 | mardi 3 à 20h30 | mercredi 4 à 16h | dimanche 15 à 16h

Un peuple

Emmanuel Gras – 1h44, France, 2021
sortie en salle le 23 février 2022

En octobre 2018, le gouvernement Macron décrète l'augmentation d'une taxe sur le prix du carburant. Cette mesure soulève une vague de protestations dans toute la France. Des citoyens se mobilisent dans tout le pays : c'est le début du mouvement des Gilets jaunes. À Chartres, un groupe d'hommes et de femmes se rassemble quotidiennement. Parmi eux, Agnès, Benoît, Nathalie et Allan s'engagent à corps perdu dans la lutte collective. Comme tout un peuple, ils découvrent qu'ils ont une voix à faire entendre.

Que peut le cinéma face au réel ? Le restituer avec justesse quand ce n'est pas grandeur, contrairement aux médias régis par une temporalité qui crée l'amnésie comme la sidération. *Un peuple* est une action cinématographique, celle du cinéaste Emmanuel Gras. Citoyen et homme à la caméra, cette dialectique est au cœur du processus de ce film singulier, qui se construit quasiment sous nos yeux. Si le film réussit le pari de restituer la dignité du peuple français par la singularité de quatre personnages, jusque dans ses contradictions et frictions, il représente aussi la matérialité concrète de la violence d'État, tout à la fois sourde et répétitive. Mais aussi aveugle et tellement étouffante. Une terreur que le film distille tout au long d'un tempo qui joue sur l'avancée des troupes, la confrontation et la retraite stratégique, avant la reprise. Un film de guerre, donc. Mais surtout une insurrection cinématographique au service des invisibles.

Nadia Meflah, *Bande à part*



vendredi 20 mai à 17h | dimanche 22 à 15h | mardi 24 à 18h15 | mercredi 25 à 19h

Retour à Reims [Fragments]

Jean-Gabriel Périot – 1h23, France, 2021
sortie en salle le 30 mars 2022

À travers le texte de Didier Eribon interprété par Adèle Haenel, *Retour à Reims [Fragments]* raconte en archives une histoire intime et politique du monde ouvrier français du début des années 50 à aujourd'hui.

Il existe un cinéma sans caméra : celui des réalisateurs-monteurs qui s'abreuve aux archives mondiales, ce puits sans fond des images tournées par d'autres, pour leur donner une nouvelle vie, les réassembler dans un autre ordre. Il s'agit à chaque fois de faire parler les images autrement, de faire surgir au fond d'elles d'autres significations (intimes, sociales, politiques ou historiques).

L'un des spécialistes en la matière est le Français Jean-Gabriel Périot, réputé pour avoir déjà revisité par ce biais l'histoire de la Fraction armée rouge dans *Une jeunesse allemande* (2015). Avec *Retour à Reims [Fragments]*, il donne sans doute la meilleure adaptation possible à l'essai éponyme de Didier Eribon. Les mots racontent par l'intime la constitution d'un sujet politique, tandis que les images témoignent de l'imaginaire social dont elles sont le produit. À leur croisée, opérée par le montage, surgit quelque chose de stupéfiant : l'inconscient collectif des classes « dominées » comme tectonique d'une histoire qui n'a pas dit son dernier mot. Et c'est sur le front des luttes actuelles que Périot se permet d'étendre le propos du livre, comme pour mieux en entériner le verdict.
Mathieu Macheret, *Le Monde*

→ vendredi 20 mai, suivi du café-ciné à 18h30 (entrée libre)



mardi 7 juin à 16h | jeudi 9 à 20h30 | dimanche 12 à 17h

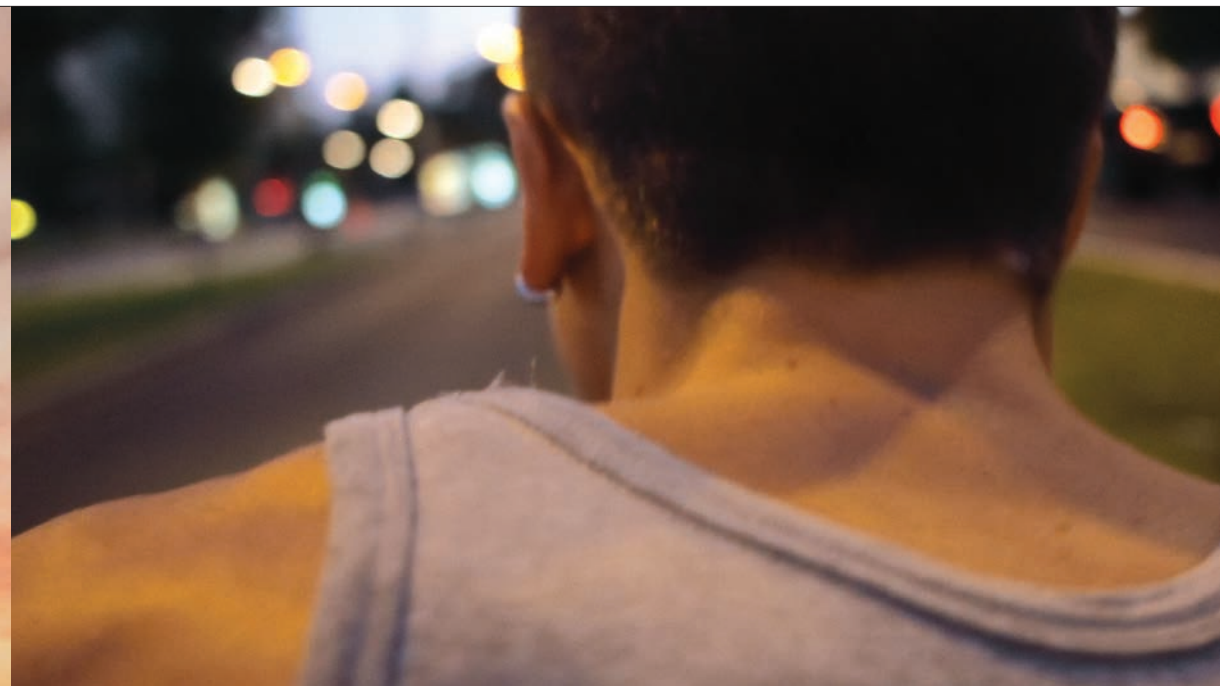
La Nuit des rois

Philippe Lacôte – 1h33, Côte d'Ivoire, 2021
avec Koné Bakary, Steve Tientcheu,
Rasmané Ouédraogo
sortie en salle le 8 septembre 2021

La MACA d'Abidjan, l'une des prisons les plus surpeuplées d'Afrique de l'Ouest. Vieillissant et malade, Barbe Noire est un caïd de plus en plus contesté. Pour conserver son pouvoir, il renoue avec le rituel de «Roman», qui consiste à obliger un prisonnier à raconter des histoires durant toute une nuit.

L'atmosphère est grasse, lourde et poisseuse. Elle colle à la peau, dérange et interroge. Chaque minute pèse, un peu plus lourde que la précédente, sur le sort de la MACA. Au milieu d'une nuit qui paraît sans fin, la voix du «Roman» mène la danse. Ce prisonnier, condamné à raconter une histoire à un public de voyous, porte d'une gorge rauque la fièvre d'un homme qui risque sa vie. La loi de la MACA ne l'épargnera pas, alors son histoire doit durer. Toute la nuit, jusqu'à l'aube, il doit raconter.

Avec *Run* et *L'Âme du Tigre*, Philippe Lacôte annonçait déjà une carrière passionnante, faite de films profondément singuliers, proposant au spectateur des voyages inoubliables. *La Nuit des rois* s'inscrit dans la continuité de cette promesse. La mise en scène est belle à couper le souffle. L'image transpire dans la chaleur de cette nuit sans fin, de cette tension menaçante. Les acteurs, pour la plupart novices à l'écran, habitent d'une présence ardente ce conte de *Mille et Une Nuits*, porteur de tant de secrets. Le récit du «Roman» est coupé d'épisodes obsédants de danse et de chant. Le film respire avec une poésie infinie, qui n'est en rien entravée par le lieu tragique où il se déroule. C'est grandiose, tout simplement. Garance Nicpoń, *Maze*



mardi 7 juin à 18h15 | lundi 13 à 20h30 | mardi 14 à 18h15

Soy libre

Laure Portier – 1h18, France, 2021
avec Arnaud Gomez, Jacqueline Puygrenier
sortie en salle le 9 mars 2022

Arnaud, c'est mon petit frère. Un jour, je me suis rendu compte qu'il était déjà grand. Il est né là où on ne choisit pas et cherche ce qu'il aurait dû être. Libre.

C'est un vieux cliché du cinéma documentaire : la première loi du documentariste, c'est de s'effacer, se faire oublier du sujet filmé, ne pas parler bien sûr, et même ne jamais intervenir d'une quelconque manière que ce soit, afin de ne pas risquer de perturber le déroulement supposément "naturel" des choses. Mais Laure Portier filme son frère, et c'est peut-être ce qui la pousse à autant participer, puisqu'après tout, avec un frère, on se chamaille, c'est une loi bien plus vieille encore. Cette énergie conflictuelle s'imprime à tout *Soy libre*, film sur un frère, mais tout autant sur une sœur qui tente de l'attraper. Arnaud est sans cadre : après une adolescence marquée par un abandon paternel, puis par des séjours en prison pour mineurs

et en foyer, il partage désormais sa vie entre menus larcins et tentatives de fuite – à Alicante où il rêve d'un nouveau départ mais tombera dans la mendicité et dormira dans la rue, puis au Pérou, où il échappera de plus en plus aux radars –. De plus en plus, Laure Portier le laisse marcher au loin, sans trop lui coller aux basques. Arnaud est libre, ou cherche à l'être, c'est le titre du film dans la langue de ses pays d'adoption ; mais *Soy libre*, sans romantisme factice, est surtout un film sur le prix de cette liberté, à savoir la solitude. Théo Ribeton, *Les Inrocks*



vendredi 10 juin à 15h | samedi 11 à 18h15 | lundi 13 à 15h

Sous le ciel de Koutaïssi

Alexandre Koberidze – 2h31, Géorgie, 2022
avec Giorgi Bochorishvili, Ani Karseladze,
Oliko Barbakadze
sortie en salle le 23 février 2022

C'est le coup de foudre quand Lisa et Giorgi se rencontrent par hasard dans les rues de Koutaïssi. L'amour les frappe si soudainement, qu'ils en oublient même de se demander leur prénom. Avant de poursuivre leur chemin, ils décident de se retrouver le lendemain. Ils sont loin de se douter que le mauvais œil leur a jeté un sort.

Un livre tombe, un garçon rencontre une fille. À partir de là, tous les possibles du cinéma s'ouvrent à nous sur l'écran. Une histoire d'amour, bien sûr, mais aussi un film fantastique, un hommage à l'image, une rêverie sur le hasard... *Sous le ciel de Koutaïssi*, premier long métrage du Géorgien Alexandre Koberidze primé un peu

partout, dont récemment au Festival Premiers Plans d'Angers, est un conte de fées d'aujourd'hui, qui musarde et lézarde. Évoquant les sortilèges les plus fous qui peuvent contrecarrer une rencontre, digressant au fil de l'eau, d'une rive à l'autre du Rioni, le fleuve qui traverse la ville, cet ovni de deux heures et trente et une minutes ménage de constantes surprises. Dans ce long poème filmé, le spectateur est tour à tour embarqué, émerveillé, ballotté. La caméra embrasse les paysages, scrute les visages, semble capter le moindre souffle d'air, l'agitation des foules, la tristesse des rendez-vous manqués, le silence qui n'est qu'apparence, le mouvement de l'univers. Il est dit dans ce film qu'il ne fait ni « avancer la société » ni « rien du tout ». Et, bien sûr, c'est totalement faux. Car le pouvoir des histoires, fussent-elles irréalistes (et même, *a fortiori*, si elles le sont), la force des images, la puissance de l'imagination, sont ce qui nous porte et nous hisse. Le regard d'Alexandre Koberidze sur « une parmi mille aventures palpitantes qui ont lieu tous les jours dans ce monde » exalte la beauté des petits riens et le bonheur d'être vivant. Et c'est tout un art. Isabelle Danel, *Bande à part*

→ samedi 11 juin, précédé du café-ciné à 17h (entrée libre)

lundi 2 mai à 20h30 | mardi 3 à 14h15 | mercredi 4 à 18h15 au Kursaal

Cinékin

Un rendez-vous avec le cinéma allemand organisé en partenariat avec le département d'allemand de l'université de Franche-Comté et l'association pour le développement de l'allemand en France.

Avec le soutien du collectif XYZ



Great Freedom (Große Freiheit)

Sebastian Meise – 1h56, Autriche, Allemagne, 2021
avec Franz Rogowski, Georg Friedrich,
Anton von Lucke
sortie en salle le 9 février 2022

Hans Hoffmann est gay et l'homosexualité, dans l'Allemagne d'après-guerre, est illégale selon le paragraphe 175 du Code pénal. Mais il s'obstine à rechercher la liberté et l'amour même en prison...

Ce film rude et magnifique est un choc salutaire. À partir de témoignages recueillis en Allemagne et en Autriche, le réalisateur a imaginé l'histoire de Hans Hoffmann, un homme perpétuellement rattrapé par la prison, car coupable, à l'infini, d'être homosexuel. Déporté dans un camp de concentra-

tion, il n'en réchappe, au tout début de *Great Freedom*, que pour être remis derrière les barreaux. La loi qui le condamne sous le régime des nazis ne disparaît pas avec eux. Ce paragraphe 175 du Code pénal sera rendu moins punitif à partir de la fin des années 60 mais abrogé seulement en 1994... En dénonçant cette persécution institutionnalisée, le réalisateur signe un film engagé. Mais pas un simple tableau de société. Avec la prison pour décor quasi unique, le spectateur est amené, comme Hans Hoffman, à perdre la notion du temps. L'enfermement efface la chronologie des faits. Seule compte la possibilité de résister : le détenu la trouve dans une révolte qui s'appelle l'amour. Avec deux comédiens qui se transcendent, Franz Rogowski et Georg Friedrich, la chronique carcérale devient une expérience physique, émotionnelle et même spirituelle. Sur fond de violente noirceur, *Great Freedom* fait surgir la lumière d'une humanité consolatrice, bouleversante. Frédéric Strauss, *Télérama*

→ suivi d'un débat lundi 2 mai à 20h30 et présenté mardi 3 à 14h15 par Ida Hekmat, maîtresse de conférences, département d'allemand de l'université de Franche-Comté

du 15 au 25 mai au Kursaal

Michael Cimino

Michael Cimino, un mirage américain, documentaire réalisé par le critique et essayiste Jean-Baptiste Thoret vient de sortir en salle. Grand défenseur et admirateur de l'œuvre du cinéaste (décédé en 2016 à l'âge de 77 ans), il nous livre un hommage somptueux et envoûtant. C'est l'occasion de revoir sur grand écran les deux chefs-d'œuvre de Cimino et de mieux comprendre ce cinéaste de légende.

Le cinéma lui doit deux des plus grands films de son histoire : deux fresques historiques portées par un souffle épique et une puissance incantatoire inouïe, et travaillées en sourdine par une méditation sur le temps, la perte, la condition humaine.

Voyage au bout de l'enfer (1978), premier film américain critique de la guerre du Vietnam, dépeinte comme le cauchemar halluciné d'une Amérique en pleine dislocation, et *La Porte du paradis* (1980), évocation de la naissance de cette nation légendaire dans la violence d'un crime de masse. Porté au pinacle pour *Voyage au bout de l'enfer*, qui lui valut cinq Oscars dont celui du meilleur film, ce grand formaliste romantique fut brisé par *La Porte du paradis*, naufrage industriel qui précipita la faillite des Artistes Associés, le studio créé en 1919 par Mary Pickford, Charlie Chaplin, Douglas Fairbanks et D. W. Griffith. Jeté en pâture à la presse, blacklisté par toute l'industrie, Michael Cimino a encore réalisé *L'Année du dragon* (1985), avant de sombrer lentement en trois étapes : *Le Sicilien* (1987), *La Maison des otages* (1990) et *Sunchaser* (1996). Michael Cimino, cinéaste maudit et désenchanté, emblématique des années 1970, n'en reste pas moins un idéaliste, habité par une forme de croyance dans la possibilité de retrouver dans le contemporain des bribes de l'Amérique des origines et d'en réactiver le mythe fédérateur.

Isabelle Régnier, *Le Monde*



dimanche 15 mai à 18h | jeudi 19 à 16h | mardi 24 à 20h

Voyage au bout de l'enfer (The Deer Hunter)

Michael Cimino – 3h03, États-Unis, 1978
avec Robert de Niro, John Savage, Christopher Walken
Oscars du meilleur film et du meilleur réalisateur, 1979

1968. Mike, Steven, Nick, Stan et Axel travaillent dans l'aciérie de la petite ville de Clairton, Pennsylvanie. La vie suit son cours dans ce bourg d'immigrés russes où les histoires de cœur vont bon train : Steven épouse Angela, bien que celle-ci soit enceinte d'un autre, tandis que Nick flirte avec Linda, laquelle semble quelque peu troubler Mike. Mais cette tranquillité est rattrapée par la lointaine guerre du Vietnam lorsque Mike, Steven et Nick sont mobilisés pour partir au combat. L'expérience traumatisante du conflit va alors considérablement bouleverser leurs rapports une fois rentrés au pays...

Voyage au bout de l'enfer est une fresque sidérante qui, sur presque trois heures, décrit avec une intensité tripale inouïe les destins âpres de trois

Américains moyens pendant la guerre du Vietnam. Un voyage qui ne s'oublie pas. La première partie correspond à une longue exposition qui introduit les personnages (*a priori* en liesse) et tisse leurs liens. Et sous les sourires complices, Cimino capte les sourires tristes, les regards mélancoliques d'hommes qui ont peur de mourir demain à la guerre. La seconde plonge dans le chaos délétère de la guerre du Vietnam et dépeint le cauchemar sans ostentation. La troisième (et dernière) montre les conséquences de la barbarie sur les trois protagonistes. *Voyage au bout de l'enfer*, film qui glana à l'époque pas moins de cinq Oscars, ne se résume (évidemment) pas à une formule ternaire. De la même façon que *La Porte du paradis* court-circuite avec un ardeur confondante les codes du western, *Voyage au bout de l'enfer* aborde la guerre du Vietnam en hachant les conventions, misant sur l'humain avant de céder au spectaculaire... La conjonction d'une interprétation d'ensemble hors pair, d'une mise en scène ultra-précise et d'un scénario poignant comme l'enfer achève de faire de ce voyage au bout de nos entrailles, de nos peurs et de nos capacités à surmonter une épreuve, un objet de cinéma d'une perfection éblouissante.
Romain Le Vern, *À voir à lire*



mercredi 18 mai à 14h15 | vendredi 20 à 20h | dimanche 22 à 17h

La Porte du paradis (Heaven's Gate)

Michael Cimino – 3h40, États-Unis, 1980
Avec Kris Kristofferson, Christopher Walken,
Isabelle Huppert

Deux anciens élèves de Harvard se retrouvent en 1890 dans le Wyoming. Averill est shérif fédéral tandis que Billy Irvine, rongé par l'alcool, est membre d'une association de gros éleveurs en lutte contre les petits immigrants venus pour la plupart d'Europe centrale.

En 1978, fort du succès de *Voyage au bout de l'enfer*, Michael Cimino peut enfin tourner sa propre version d'une page de la naissance des États-Unis, bâtis non seulement sur le génocide du peuple indien mais aussi sur les persécutions de la seconde génération d'émigrés pauvres venus d'Europe Centrale.

Cimino s'inspire d'un épisode méconnu et surtout refoulé de l'histoire américaine: le massacre de populations civiles par des milices payées par les capitalistes et les gros propriétaires de la région. À la tête d'un budget colossal, à la hauteur de ses ambitions d'artiste mégalomane, Cimino aborde un sujet brûlant et ne renonce en rien à ses audaces narratives et son lyrisme, entre Ford et Visconti. La longueur du film est légitimée par la densité romanesque et historique du film mais aussi sa structure qui étire les scènes de groupes, comme le bal de la remise des diplômes de Harvard en 1870, et celui sur patins à roulettes des fermiers vingt ans plus tard. À la sortie du film, le public refusa la vision hyperréaliste de l'Ouest et la lecture politique de Cimino, à contre-courant du révisionnisme hollywoodien et des westerns classiques. Mise en scène grandiose, reconstitution historique impressionnante, distribution et direction artistique brillantes, scénario complexe et intelligent... il est temps, des deux côtés de l'Atlantique, de considérer *La Porte du paradis* comme ce qu'il est vraiment: un chef-d'œuvre.
Olivier Père, Arte



mercredi 18 mai à 20h | lundi 23 à 18h15 | mercredi 25 à 14h

Michael Cimino, un mirage américain

Jean-Baptiste Thoret – 2h10, France, 2022
sortie en salle le 19 janvier 2022

En avril 2010, Jean-Baptiste Thoret prend la route avec Michael Cimino, de Los Angeles au Colorado. « Si vous voulez comprendre mes films, lui avait alors dit le réalisateur, vous devez voir les paysages où ils ont été tournés ». Dix ans plus tard, Cimino n'est plus mais son fantôme continue de hanter certains replis de l'espace américain. Tourné au cours de l'hiver 2020, Michael Cimino, un mirage américain repart sur les traces de Michael Cimino, à la recherche de son Ouest, cette Amérique réelle et fantasmée qui a traversé ses films, des espaces grandioses du Montana où il a tourné *La Porte du paradis* à la communauté de Mingo Junction dans l'Ohio, cette petite ville sidérurgique qui a servi de décor à *Voyage au bout de l'enfer*.

Jean-Baptiste Thoret confirme après ses multiples articles et ouvrages son acuité à décrypter un cinéma américain des années 70, au centre d'une révolution culturelle qui a été rattrapée et bâillonnée dans les années 80 avec des films plus consensuels. Foisonnant de témoignages (Quentin Tarantino, John Savage, James Toback, des habitants de Mingo Junction, Ohio), sur fond d'images somptueuses du Colorado et d'une Amérique profonde, *Michael Cimino, un mirage américain* est le témoignage incontournable sur un cinéaste essentiel de la seconde moitié du XX^e siècle, à la filmographie fulgurante.
Jacky Bornet, France Télévisions – Culture

jeudi 19 mai à 20h | vendredi 20 à 14h30 au Kursaal

Ciné citoyen

Ce film vous est proposé par le collectif du 17 mai, à l'occasion de la Journée internationale de lutte contre l'homophobie et la transphobie, avec le soutien de la Ville de Besançon (Mission lutte contre les discriminations et pour les droits des femmes).



Nos corps sont vos champs de bataille

Isabelle Solas – 1h40, France, 2021
sortie en salle le 16 mars 2022

Dans une Argentine schizophrène, divisée entre un conservatisme profond et un élan féministe inédit, le film dépeint les trajets de Claudia et Violeta, dans leur cheminement politique et leur vie intime. Femmes trans se revendiquant travesties, elles se heurtent avec leurs camarades à la violence patriarcale, jusque dans leur chair. Convaincues d'être les actrices d'une révolution en cours à la croisée des luttes, face à la défiance du vieux monde, elles redoublent d'énergie pour inventer le présent, aimer et rester en vie.

Isabelle Solas signe ici un magnifique film sur deux militantes argentines trans, si représentatives de l'énergie extraordinaire des femmes trans engagées à travers le monde, et particulièrement en Amérique Latine. Leurs deux parcours croisés nous montrent la variété des stratégies pour conquérir des droits, et surtout, deux femmes puissantes et bouleversantes face à leur époque. Le cinéma sobre, élégant, respectueux et engagé d'Isabelle Solas nous plonge dans leur quotidien avec une grande intelligence.
Océan

→ jeudi 19 mai, soirée animée par le collectif XYZ et Amnesty international et projection suivie d'un débat avec la réalisatrice (en visioconférence)

lundi 23 mai à 20h30 | mercredi 25 à 16h30 | lundi 6 juin à 18h15 au Kursaal

Faut voir!

Le choix du spectateur

Cet espace de programmation est le vôtre : il offre la possibilité de proposer un film qui vous est précieux et que vous rêvez de voir projeté sur le grand écran de votre cinéma pour le partager avec d'autres spectateurs. Née de nos échanges lors des café-ciné, cette nouvelle proposition vient s'ajouter à l'atelier de programmation de courts métrages et à la sélection des films de l'Été du cinéma français.



Les Nuits de Cabiria

Federico Fellini – 1h55, Italie, 1957
avec Giulietta Masina, François Périer, Amedeo Nazzari
Oscar du meilleur film étranger, 1957 & prix d'interprétation féminine – Festival de Cannes, 1957

Cabiria, une jeune prostituée romaine, est une gentille fille, assez naïve. En dehors de ses clients, les hommes qu'elle rencontre font montre envers elle d'une grande cruauté. Avec une foi inébranlable, Cabiria ne désespère pas de voir tourner sa chance.

Comme sa grande sœur Gelsomina dans *La Strada*, Cabiria croit à la vie et au bonheur. Dans les faubourgs de Rome, la petite prostituée, bagarreuse et obstinée, tombe, se relève, s'accroche à ses rêves. Giulietta Masina, immense, reçoit le prix d'interprétation féminine à Cannes. Pour le parler populaire du scénario, Fellini fait appel à Pasolini (qui n'a pas encore tourné son premier film). Encore sous influence néoréaliste, le film, certainement le plus sombre mais aussi le plus émouvant du maître, se clôt par un final inoubliable : des musiciens jouant une aubade à l'orée d'un bois, le visage de Cabiria en larmes, la naissance d'un sourire. Cabiria a trouvé la grâce.
La Cinémathèque française

→ lundi 23, présentation du film
→ prochain café-ciné : samedi 11 juin à 17h

du 6 au 14 juin au Kursaal

Joseph Losey

La réédition de quelques-uns des films majeurs de Joseph Losey nous invite à redécouvrir aujourd'hui l'œuvre protéiforme d'un metteur en scène qui a traversé le siècle et sondé inlassablement les mystères de l'âme humaine.

Ce sont les circonstances qui ont fait de Joseph Losey le plus anglais des cinéastes américains. Issu d'une famille conservatrice du Wisconsin, il se frotte au théâtre, sympathise avec Bertolt Brecht et Calder, se politise, Marx, Trotski, le Parti communiste américain... C'est ce terreau idéologique, en pleine chasse aux sorcières, qui va couper net l'élan prometteur de sa carrière de cinéaste et le contraindre à l'exil européen en 1951. Citoyen britannique, il enchaîne productions mineures sous pseudonyme, œuvres engagées et films noirs (*Temps sans pitié*, *Les Criminels*). Sa collaboration avec Harold Pinter, entamée en 1963 (*The Servant*, analyse au scalpel des rapports de classe) le place sur la carte des grands auteurs européens, invité régulier des festivals – il remporte la Palme d'or en 1971 avec *Le Messenger* -. Deux ans plus tard, *Monsieur Klein* marque l'apogée d'une carrière qui l'aura vu évoluer, au gré d'une filmographie riche de trente-cinq films inclassables, entre naturalisme et lyrisme, sophistication et abstraction, drames, thrillers et opéras.

Jean-François Rauger, La Cinémathèque française

**Avec le soutien de l'ADRC, Agence nationale pour le développement du cinéma en région.
Textes de Jean-François Rauger.**





lundi 6 juin à 20h30 | mercredi 8 à 14h | vendredi 10 à 18h15

Monsieur Klein

2h03, France, Italie, 1975
avec Alain Delon, Jeanne Moreau, Juliet Berto

En 1942, Robert Klein, amateur d'art, profite des lois raciales de Vichy pour racheter à bas prix des œuvres à des collectionneurs qui tentent de fuir la France.

César du meilleur film, du meilleur réalisateur et des meilleurs décors en 1977, *Monsieur Klein* dresse le portrait kafkaïen de la condition juive durant l'Occupation. Sur un scénario de Franco Solinas, Joseph Losey revient vers l'atmosphère de ses premiers films avec une nouvelle dénonciation de l'intolérance et du racisme qui gangrènent une société malade. Alors que son personnage principal, un bourgeois opportuniste, veut s'enrichir sur la détresse d'autrui, il est rattrapé par le destin et se retrouve aux prises avec un mystérieux double de lui-même. Lancé à sa recherche, son héros voit son inébranlable confiance s'évaporer à mesure qu'il avance dans une odyssée faite de doutes et d'humiliations. À travers cette descente aux enfers, Losey s'intéresse à l'absurdité du monde et à la naissance du remords. Remarquablement incarné par Alain Delon, son protagoniste comprend trop tard la puériorité d'un orgueil mal placé, qui lui ouvre les portes de la déchéance.



mardi 7 juin à 20h | jeudi 9 à 18h15 | samedi 11 à 15h

Le Messenger (The Go-Between)

1h56, Grande-Bretagne, 1971
avec Julie Christie, Alan Bates, Dominic Guard
Palme d'or - Festival de Cannes, 1971

À l'été 1900, Leo est invité par un camarade à passer des vacances dans le château de sa famille. Le jeune garçon devient le messenger de la correspondance clandestine entre la sœur de son ami et un fermier du voisinage.

Le Messenger narre la découverte d'une aristocratie séduisante par le prisme d'un jeune garçon modeste, soudain confronté au cruel monde des adultes. Tandis qu'il devient le messenger clandestin d'une liaison cachée, son innocence se brise petit à petit au cœur d'une initiation qui le bouleverse pour le reste de sa vie. Dans la retenue d'une mise en scène à la fois brûlante et glaciale, le cinéaste évoque la grâce et l'émotion des premières fois, à l'ère d'une société corrompue. En interrogeant l'impact du passé sur le présent, il filme l'émerveillement d'un enfant, encore préservé d'un système aliénant, pour une existence de privilèges illusoire. Avec une tendre mélancolie, Losey questionne ainsi le poids du secret, mais aussi la difficulté à dépasser la violence d'un traumatisme prématuré.

→ mardi 7 juin, présenté et suivi d'une analyse par Pascal Binétruy, critique pour la revue Positif



jeudi 9 juin à 16h | vendredi 10 à 20h30 | dimanche 12 à 19h

The Servant

1h55, Grande-Bretagne, 1963
avec Dirk Bogarde, James Fox, Sarah Miles

Tony, jeune et riche aristocrate, engage un domestique le jour même où il emménage dans sa nouvelle demeure. Son valet de chambre, Barrett, le fascine sans qu'il en ait d'abord conscience: Tony est un être fragile, superficiel, qui ne s'entend pas réellement avec sa fiancée Susan. Et Barrett, jour après jour, devient moins servile et plus indispensable...

Grâce à *The Servant*, le premier scénario écrit pour le grand écran par Harold Pinter, Joseph Losey atteint l'apogée d'un cinéma construit autour du rapport dominant/dominé et du questionnement des classes sociales. Sur la dialectique du maître et de l'esclave, le cinéaste imagine une intrigue virtuose où la précision de sa mise en scène et de ses cadrages vient compléter une exigeante direction d'acteurs. Dans cette observation de la destruction morale d'autrui, *The Servant* interroge la perversité des relations humaines, ainsi que le mélange d'attraction et de répulsion qui peut exister entre un bourreau et sa victime. Avec un humour noir, souvent corrosif, Losey évoque le retournement de l'esprit, mais aussi les desseins les plus sombres de l'homme, hanté par son désir de possession et de toute-puissance.



dimanche 12 juin à 15h | lundi 13 à 18h15 | mardi 14 à 16h

Temps sans pitié

1h30, Grande-Bretagne, 1957
avec Michael Redgrave, Ann Todd, Leo McKern

À sa sortie de cure de désintoxication, David Graham apprend la condamnation à mort de son fils Alec pour le meurtre de sa petite amie. Il ne reste plus que vingt-quatre heures avant que la sentence soit appliquée. Persuadé de son innocence, David débarque à Londres pour mener l'enquête et découvrir l'identité du véritable assassin. Au cours de cette journée cauchemardesque, il va aussi devoir lutter contre ses propres démons...

Après une succession d'années difficiles, Joseph Losey retrouve un rythme de tournage soutenu et signe, à nouveau, ses films sous son véritable nom grâce à *Temps sans pitié*. Tandis qu'il démarre une fructueuse collaboration avec son directeur artistique, Richard MacDonald, son cinéma devient de plus en plus reconnu. Fidèle à son goût du suspense et à son sens de la dramaturgie, il conserve son unité de temps favorite – une journée – pour accompagner un père qui doit sauver son fils, condamné à mort.



mercredi 8 juin au Kursaal – entrée libre

Cinéma en région

De nombreux films, de formats et de genres différents, sont tournés ou produits dans la région mais ne sont que très rarement diffusés dans les cinémas. La projection sur grand écran dans une salle est néanmoins un moment important pour apprécier le film dans les meilleures conditions mais aussi pour la rencontre qu'elle permet entre le public et tous ceux qui se sont engagés et investis à toutes les étapes menant à sa réalisation.

En partenariat avec l'Aparr, association des professionnels du cinéma et de l'audiovisuel en Bourgogne-Franche-Comté. Collation offerte entre les deux séances.



à 18h15

Courts métrages #1

durée 50 min | avec le soutien de l'association **Juste Ici / festival Bien urbain**

My Unity

Laure Saint-Hillier – 17 min, 2013

En septembre 2012, le festival Bien Urbain invite les plasticiens américains Mark Jenkins et Sandra Fernandez à Besançon. Ils y créent trois sculptures dont « Unity », qui a la particularité d'être leur plus grande pièce créée à ce jour : cinq corps d'hommes se tenant par les mains, conçus pour flotter sur la rivière du Doubs. Son installation se révèle épique et emmène les protagonistes du côté de l'inattendu...

Fanny Viollet, le temps-fil

Marianne Geslin & Hélène Degrandcourt – 32 min, 2021

Ses mains s'affairent, ses gestes sont précis. Machine à coudre, ciseaux, fil, mais aussi pince, colle, mouchoirs, cartes routières, trouvailles du jour, le matériel est varié. Détournant des savoir-faire dits féminins, ses œuvres convoquent notre émotion, notre amusement, nos souvenirs. Fanny a le sens des mots et de l'humour. Fanny aime les rituels, l'archivage et protège les objets en voie de disparition. Fanny mesure le temps qui passe. Bienvenue dans l'atelier et dans la tête de l'artiste Fanny Viollet.



à 20h30

Courts métrages #2

durée 1h10 | films présentés au **Festival du Court Métrage de Clermont-Ferrand**

La Mue

Willy Orr – 15 min, 2021

Ashille a perdu son père. Noyé dans son deuil, il se cloître dans la maison dont il vient d'hériter. Il découvre que des punaises de lit se sont propagées dans la demeure. Elles le dévorent chaque nuit. Cela provoque la colère de Steve, son grand-frère, qui veut vendre la propriété au plus vite. Ashille, lui, voudrait rester encore un peu.

La Ventrière

Anne-Sophie Bailly – 29 min, 2021

Dans le Jura français, à la fin d'une époque médiévale épurée et fantasmée, Else, sage-femme herboriste, et Nicole, sa jeune apprentie, sont interrompues dans leur pratique quotidienne. Un inconnu à cheval demande à rassembler toutes les femmes du village dans l'église.

Va dans les bois

Lucie Prost – 25 min, 2021

Dans le Haut-Jura, Maria, quinze ans, s'occupe des chiens de traîneaux de son père et regarde des clips d'ados qui font du skate à L.A. Un soir, elle suit en cachette Vincent – le mec qui pose des tavaillons sur la façade de sa maison – jusque dans la roulotte où il vit. Elle se retrouve alors embarquée dans un drôle de trafic.

→ séances suivies de rencontres avec les réalisatrices et réalisateurs



mercredi 8 juin à 16h30 | mardi 14 à 20h au Kursaal

Acid Pop

L'Université populaire de l'ACID, association du cinéma indépendant pour sa diffusion, revient à Besançon.

Mardi 14 juin à 20h, soirée Acid Pop avec Emmanuel Parraud, le réalisateur en trois temps :

🕒 **Masterclass autour de la question de cinéma : "Et si les zombies avaient des choses à nous dire ? Raconter une terre hantée par l'Histoire coloniale" (45 min)**. Si la figure du zombie est devenue incontournable dans la pop culture, elle puise ses racines en Haïti où elle est avant tout évocatrice de la condition d'esclave. Dès lors, la convoquer peut aussi témoigner d'une volonté de renouer avec sa signification première...

🕒 **Projection du film**

🕒 **Dialogue et débat avec le public**

Maudit !

Emmanuel Parraud – 1h17, France, 2021
Avec Farouk Saïdi, Aldo Dolphin, Marie Lanfroy

Alix part à la recherche de son ami disparu dans les hauteurs sauvages de La Réunion, hanté par l'histoire violente et complexe de cette île, habité par les fantômes du colonialisme et de l'esclavage.

Après *Sac-la-mort* sorti en 2017, *Maudit !* est le deuxième film qu'Emmanuel Parraud tourne à La Réunion. La démarche pourrait sembler anecdotique, elle ne l'est pas dans le cadre d'un cinéma français qui demeure structurellement très centralisé, comme la plupart des institutions. Le peu de représentations nous venant des Outre-mer en dit assez long sur le peu d'adhérence qui existe entre l'imaginaire collectif français et son territoire

effectif. Dans ces conditions, l'intérêt du travail de Parraud n'est pas tant de se délocaliser sur l'île, ni de s'en servir comme toile de fond, mais de faire le pari d'un véritable cinéma réunionnais, modelé à partir des imaginaires et idiosyncrasies locaux. Quiconque attendrait en *Maudit !* une œuvre disciplinée, bien soignée, propre sur elle, risque d'être déçu. Ses conditions précaires servent au contraire une forme hirsute, bouillonnante, vacillante, où la grammaire ordinaire est bien souvent bousculée, prise d'assaut ou de vitesse. Joué en créole, le film pratique lui aussi une sorte de créolisation de la fiction, qu'on ne parvient plus à distinguer du reportage embarqué ou du trip halluciné, de la bande amateur ou de la pure vision. *Maudit !* se place ainsi sur un registre de transe, de fièvre, d'envoûtement. C'est un film possédé, dont chaque image entremêle jusqu'au vertige les niveaux de réalité. Mathieu Macheret, *Le Monde*



Licences d'entrepreneur de spectacles:
L-R 2021-006336/006340/006300/006460
Design graphique : Thomas Huot-Marchand
Directrice de la publication : Anne Tanguy
Rédaction : Jean-Michel Cretin, Stéphanie Bunod, Lauren Scabello
Impression : L'imprimeur Simon, Ornans
Papier : Fredrigoni Arena rough natural 90g
Couverture : *The Servant* ©Springbok films – *Residue* ©Capricci

La Scène nationale de Besançon, Les 2 Scènes, est un établissement public de coopération culturelle. Il est subventionné par le ministère de la Culture – Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté (ainsi que dans le cadre du plan France Relance), la Région Bourgogne-Franche-Comté, le département du Doubs et la Ville de Besançon, et bénéficie du soutien du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée), de l'Onda (Office national de diffusion artistique), de la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques), du CNV (Centre national de la chanson, des variétés et du jazz), de la Sacem ainsi que du programme européen de coopération transfrontalière Interreg France-Suisse 2014-2020 dans le cadre du projet CDuLaB.





Kursaal

Place du Théâtre
25000 Besançon

Espace

Place de l'Europe
25000 Besançon

www.les2scenes.fr
03 81 87 85 85
cinema@les2scenes.fr

 [cinemaLes2Scenes](https://www.facebook.com/cinemaLes2Scenes)
 [cinema_les2scenes](https://www.instagram.com/cinema_les2scenes)